

Prix de l'Abonnement - Edition Hebdomadaire				
	1 An	6 Mois	4 Mois	3 Mois
POUR LES ÉTATS-UNIS...	\$ 9.00	\$ 5.00	\$ 3.25	\$ 0.75
POUR L'ÉTRANGER.....	12.15	6.10	3.05	1.05

Les abonnements se soldent invariablement d'avance



LE NUMÉRO

CINQ SOUS

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

POLITIQUE LITTÉRATURE

PRO ARIS ET FOCIS

SCIENCES ARTS

86ème Année

1er Septembre 1827

NOUVELLE-ORLÉANS, MARDI MATIN, 11 FÉVRIER 1913

A la Guyane, Pendant la Révolution

M. Frédéric Masson vient de publier d'après des documents inédits, le journal de la déportation à la Guyane française, en 1792, d'un ancien député à l'Assemblée législative, M. Laffon de Ladebat.

3 Pluviôse
Nous nous sommes embarqués dans une pirogue. Marbois, Tronson, Pichégu, Willot, Rodrigues, de Mme Tryon, deux nègres de Mme Tryon et mon cuisinier. Un autre nègre et un Indien sont partis avant nous dans une petite pirogue. Nous avons craint d'avoir de la pluie, et c'est ce qui nous a un peu retardés. Nous n'avons éprouvé que quelques grains très légers pendant la route. Le temps a été superbe. Nous avons presque toujours remonté à l'ombre des palétuviers qui partent bordent la rivière. L'épaisseur de ces bois, leur variété, l'odeur des fleurs dans quelques endroits rendent cette rivière délicieuse à parcourir. J'avais pris une boussole pour relever les sinuosités qu'elle fait; mais j'ai remis cette opération au retour, pour en avoir d'abord une idée générale, et pour mieux diriger mon travail. La variété des arbres et des plantes, et on voudrait s'arrêter à chaque pas pour les examiner. Les coques de cacao sauvage, la forme variée des stilques de quelques lianes suspendues de différentes manières, les guirlandes de fleurs entrelacées jusqu'au haut des arbres, le silence de ces bois antiques et de ces rives inhabitées, qui n'est troublé que par la voix de quelques oiseaux, ajoute à l'intérêt de cette scène, nouvelle pour des hommes qui habitent communément des lieux où l'on retrouve partout les traces de l'industrie humaine, qui quelquefois seconde la nature, mais plus souvent la déforme et l'enchaîne.

Cette promenade serait délicieuse si l'on avait ici des embarcations plus commodes; mais on est assis sur des bancs très étroits où l'on peut à peine faire le moindre mouvement. Il est impossible dans cette gêne de prendre aucune note ou aucun dessin des accidents divers que représentent les bords de la rivière. Si j'étais condamné à demeurer ici, je me ferais faire un canot léger dans lequel j'aurais une petite chambre et les commodités nécessaires pour pouvoir écrire et dessiner.

Nous avons mis cinq heures et demie pour arriver au premier village des Indiens, qui se trouve sur la rive droite de la rivière de Sinnamary. Nous y avons été reçus en descendant par le vieux Simapo, capitaine de ce village. Il était, pour nous faire honneur, revêtu d'une chemise européenne très sale, et il avait à la main son bâton de capitaine, qui est un jonc à pomme d'argent, qui leur est donné par le gouvernement de Cayenne.

Les autres Indiens portaient leurs plus beaux ornements; ils se drappaient à la romaine avec des étoffes de coton.

On descend par de petites embarcations pratiquées dans les palétuviers qui bordent le rivage. Les terres sont élevées de 7 à 8 pieds au-dessous du niveau de la rivière. On nous a conduits au Tapoi, grande case ouverte au Nord et au Sud, où ils enterrent leurs morts et où ils se tiennent pendant le jour. Leurs casbahs ou cases particulières sont disposées autour du Tapoi, sans aucun ordre; quelques plantes potagères sont plantées çà et là sans ordre et presque sans culture, autour de leurs habitations. Ils ont quelques bananiers, quelques poules, et, dans des abatis qu'ils ont plus loin, ils cultivent un peu de manioc. Ils font avec assez d'adresse quelques vases de terre, quelques hamacs de coton ou d'écorce de palmier, quelques ouvrages en paille, leurs arcs et leurs flèches, leurs cases, voilà à peu près toute leur industrie et tous leurs arts.

qui peut avoir quinze à dix-huit ans et deux jeunes garçons de douze à quatorze ans. Il parle assez bien français. Il paraît industriel et travailleur. Nous sommes allés avec lui voir son abatis. Nous sommes enfin entrés là dans les grands bois, où nous avons marché par un petit sentier environ un gros quart de lieue avant d'arriver à cet abatis. Ce bois frappait d'étonnement, on y trouve des arbres d'une hauteur et d'une grosseur extraordinaires. Leurs troncs s'élevaient sur des racines de la forme la plus singulière; elles présentaient des faces plates et perpendiculaires comme des murs antiques garnis de mousse. Nous avons remarqué cependant que les vieux arbres sont assez rares, et que les plus grandes masses sont composées de jeunes arbres. Ces bois sont très épais, et il faudrait monter plus haut pour bien connaître ce qu'on appelle les grands bois. L'abatis de Dominique nous a paru bien tenu, et très grand pour être le travail d'un seul homme et de ses jeunes enfants. Il faut d'ailleurs remarquer qu'il est souvent détourné par la chasse, par la pêche ou par les voyages que lui font faire divers particuliers. Il est d'ailleurs adonné à la boisson comme tous les Indiens. Ce pendant, ce que j'ai vu là me prouve qu'avec des règlements sages, on parviendrait à civiliser ces peuplades, et à les arracher à la destruction qui les menace.

La fille et la femme de Dominique m'ont donné deux espèces de grandes tortues qu'ils avaient faites pour moi, et que leur avait demandées il y a un mois environ, lorsqu'elles vinrent à Sinnamary avec Dominique que je connaissais déjà.

Les Indiens font ces vases avec une espèce d'argile gris de fer, qui est assez abondante dans les pays. Elles les font à la main, elles les peignent ensuite avec du rouge ou avec d'autres couleurs que leur fournissent quelques plantes ou quelques arbres, et pour rendre ces couleurs solides, elles les mêlent avec de la gomme de "Chimiri" qu'elles extraient d'un arbre appelé "Kroubari". Elles appellent la terre dont elles se servent pour faire ces vases: "Orinan".

Nous sommes revenus à Sinnamary vers le soir; nous avons eu le plus beau temps du monde pour cette promenade.

Nous avons soupé avec un excellent poisson que les Indiens nous ont apporté et qui est appelé "Cumarou". C'est un poisson plat extrêmement fin. La tête surtout, que j'ai mangée, est délicieuse. Marbois, qui y voit assez mal, et qui avait quelques années, croyait aussi avoir mangé la tête, de sorte que nous nous disputions assez plaisamment à cet égard. Nous avons mangé aussi un "Muruy" (c'est le Muril Yawa, faisan verdâtre de Cayenne).

Nous nous sommes couchés de bonne heure. Mon hamac était tendu sur la tombe d'une femme de Sinnamary, entrée depuis cinq ou six jours. Je l'ai échangé de place et je l'ai mis un peu plus loin, car je craignais un peu les exhalaisons de cette fosse.

Nous nous sommes trouvés très bien couchés dans les hamacs. Willot a eu un peu de fièvre. Les insectes nous ont tourmentés. Les Indiens ont continué à boire toute la nuit; aucun n'est resté dans le Tapoi, ou nous avons passé la nuit. De temps en temps, nous entendions leurs chants et leurs instruments monotones; malgré cela, j'ai assez bien dormi.

6 pluviôse. — Nous avons dîné avec des bananes. Nous n'avons pas pu nous promener, la rosée était trop abondante. Nous n'avons pu avoir pour notre dîner qu'une poule, un coq et un "chou-maripa" que nous avons encore envoyé abattre par nos noirs.

J'ai acheté pour trois livres un arc indien et quelques flèches.

Nous avons conversé avec les Indiens autant qu'il nous a été possible de les entendre et de nous en faire entendre.

Un d'eux, nommé Toussaint, me demandait hier, si c'était

Nouveau Feuilleton

Nous allons commencer Mercredi la publication d'un nouveau feuilleton.

Poudre d'Or

tel est le titre de l'ouvrage de M. Louis Létang, dont les lecteurs de l'Abeille vont pouvoir admirer les qualités dramatiques écrites dans un style parfait.

Aux amateurs de poignants épisodes, nous recommandons la lecture de

"POUDRE D'OR"

qui nous ont vu le Roi? — Je lui ai dit que ce n'était point nous, que nous n'avions tué personne. Si Rovere et Bourdon avaient été avec nous, Bourdon aurait cru que nous avions dit cette question.

Je leur ai demandé s'ils avaient été contents que le Roi eût été tué. Cette question les a embarrassés et ils m'ont répondu très vaguement. J'ai bien vu qu'ils avaient cherché à leur persuader qu'ils devaient en être contents; mais qu'on ne les avait pas persuadés. Pendant que nous étions à l'abatis de Dominique, Toussaint a demandé à Pichégu que nous avions laissé aller lui dans le carbet, s'il était vrai que maintenant, en France, nous buvions du sang.

Cette terrible question devait être adressée aux monstres qui ont souillé de leurs crimes notre malheureuse patrie.

Nous sommes repartis vers une heure et demie, par le plus beau temps du monde. En partant, nous avons fait sentir au capitaine Simapo que nous n'étions pas contents de l'accueil qu'il nous avait fait; qu'on nous avait dit qu'il remplirait nos pirogues de poisson et de gibier, et qu'il nous en avait pas même donné pour dîner. Il s'est excusé sur la circonstance de leur Bozo et sur la maladie de quelques-uns des Indiens de son village. Il nous a dit que si nous revenions, il nous traiterait mieux.

6 pluviôse. — Nous sommes arrivés à six heures à Sinnamary.

Tout a concouru à rendre cette promenade délicieuse, et je sens quelle m'a fait le plus grand bien. Il faut ainsi voir l'espèce humaine dans les conditions extrêmes pour en juger.

LAFFON DE LADEBAT.

Traditions Gasconnes

Elles sont charmantes dans leur naïveté touchante ces bonnes vieilles coutumes du pays de Gascogne dont M. Edouard Dulac, dans la "Revue Hebdomadaire" nous donne la description pittoresque. C'est des premières froides la cérémonie familière de la "despeloucade", réunion de parents et amis qui viennent à la veillée aider à dépeupler les épis de maïs de leur gaine rousse et barbu et réveiller, comme le sourire d'une bouche aux dents fraîches, les multiples rangées de leurs grains de nacre.

Tous les anciens rivaux au foyer par l'impotence comme les gens alertes, les femmes et même les gosses, accourent joyeusement à la moindre convocation, — la provoquent, au besoin, s'empressent par bandes dix fois plus nombreuses que ne l'exige le besogne afin d'en avoir plus tôt fini avec celle-ci, afin de se livrer plus tôt à la joie du "roussoulet" et aux chahs du rondou qui suivra; tout à l'heure, dans la cuisine enfumée, autour de la massive table en cœur de chêne, le plus vieux couple de l'assistance.

Rien de plus curieux que cette assemblée des "despeloucaires", tenue dans la grange la plus vaste de la ferme, à la lueur des lanternes de l'étable, se balançant, au bout d'un fil de fer noirci, sous les poutres festonnées de toiles d'araignée. La pile des "taoques" s'élève au beau milieu de l'enceinte et, le long des murs,

sur des sièges de fortune — une planche supportée par deux moeux de charrette hors d'usage — s'alignent les types les plus étranges et les plus divers.

Se connaissant depuis toujours, ayant pénétré réciproquement jusqu'en leur intimité, mutuellement rompus à leurs particularités, à leurs tics, à leurs façons de parler et d'agir, ces paysans se sentent là tout à fait en confiance, chez eux, et cherchent alors à s'intéresser par des histoires fantastiques ou instructives ou drôles, et se consultent et s'interpellent et se brocardent pour alimenter la conversation et le rire qui ne doivent jamais tarir.

Une autre coutume poétique est celle qui au commencement de l'Avant même les "aguillounes" — porteurs d'aguillons — qu'on ferme en ferme le blé, la farine et les œufs dont ils doivent faire des galettes à l'avis qui, bénites pendant la messe de Minuit, puis pompées en énorèmes corbeilles, seront réparties dans l'assistance, tandis que les jeunes gens entonnent les "Noëls" de jadis d'une poésie savoureuse jusqu'à l'acidité.

Neuf heures viennent de sonner à la haute pendule de la cuisine. La soupe est mangée, avalée la dernière bouchée de pain froité d'ail et rincé le gobelet. Les hommes, lentement, ont fermé leur couteau de poche qui est, en même temps, leur couteau de table et, s'étant essuyé la poche d'un revers de manche, se sont rangés autour du foyer où brûle déjà la bûche de Noël, un tronc de chêne ou d'ormeau rugueux, gâté, énorme et, depuis longtemps, mis de côté dans la fournière. Pas un mot, les ossements digèrent. Pas un bruit; c'est la nuit d'hiver à la campagne, le froid qui dépeuple les routes, la solitude qui pèse sur les champs et sur les toits. Tout à coup, le chien de garde bondit hors de sa niche, hurle au rouleur, tandis que des claquements de sabots, des grattements de matrasques et de chaussures ferrées résonnent sur l'aire, là, derrière la porte verrouillée. Qui peut venir à cette heure et par ce temps? Que veut cette troupe piétinante et brailarde? Chut! écoutons... ce sont eux, les "aguillounes".

En des couplets traditionnels, scandés de heurts à la porte de chêne, les gens réclament "une noue pour gratter le gossier, un coup de vin pour faire le chemin, une fille à marier".

Nul ne se dérobe à des demandes si pittoresquement exprimées, le maître de céans ne donne pas la fille, mais il emplit largement les besaces de froment ou d'orge frais, y ajoute les noix et n'a garde d'oublier le vin. On trinque à la ronde, en se bousculant un peu, car il faut aller ailleurs, frapper à d'autres seuils, recueillir d'autres amonnes.

BALKANS

Podgoritz, Montenegro, 10 février. — Après avoir perdu 2500 hommes, les Monténégrins se sont emparés de la forteresse de Bardanzli, près de Scutari. Les Turcs ont perdu 5000 hommes.

A un moment donné les soldats ennemis sont venus aux mains et la rencontre a été des plus sanglantes. Avant que les Turcs aient abandonné le terrain, après une résistance acharnée, la bataille faisait rage sur toute la ligne, et les Turcs et Monténégrins tombaient en masse balayés par la mitraille.

Bardanzli domine Scutari du côté Est, et les Monténégrins sont occupés à installer des canons de longue portée sur les hauteurs, afin de pouvoir bombarder les points principaux de la ville.

La bataille fait rage tout autour de la ville depuis hier matin de bonne heure. Les Turcs défendent le terrain pied à pied. Les Monténégrins ont commencé depuis plusieurs jours l'attaque de la ville du côté ouest. On croit que la rencontre de ce côté là a été aussi sanglante que celle de Bardanzli.

MEXIQUE

Sanglantes Rencontres dans les Rues de Mexico — Plus de 200 Morts — La Révolution Triomphe — Le Président Madero en Fuite

Washington, 10 février. — Henry Lane Wilson, ambassadeur des Etats-Unis à Mexico, a téléphoné hier après-midi au département de l'Etat, que le Général Felix Diaz et son armée avaient le contrôle absolu de la capitale Mexicaine. Le Président Madero et sa famille sont supposés être à Vera Cruz.

Mexico, 10 février. — La nuit de Dimanche à Lundi s'est passée tranquillement à Mexico. La bataille de Dimanche, qui a eu pour résultat la fuite du Président Madero et le succès du Général Felix Diaz, le chef des rebelles, n'a pas recommencé.

Diaz n'a fait aucun nouveau mouvement, et la situation, hier matin, était la même que la nuit précédente, quand l'armée des rebelles s'est emparée de la ville, après la rencontre sanglante devant le Palais National qui a eu pour résultat la mort du Général Bernardo Reyes et d'une vingtaine de personnes.

Un Américain a été blessé pendant la bataille.

Le bruit circule que le Président Madero s'est enfui de la ville, se dirigeant vers un port de la côte est. Le Général Felix Diaz lui ayant demandé de donner sa démission de président.

Washington, 10 février. — Le Secrétaire d'Etat Knox, à la suite de la réunion spéciale du Cabinet, a déclaré que le croiseur "Denver", maintenant à Acapulco, Mexico, ne serait pas envoyé au Salvador, ainsi qu'on l'avait décidé tout d'abord. Le Cabinet a également discuté d'autres mouvements de la flotte, mais rien n'a été décidé.

Mexico, 10 février. — Le Général Bernardo Reyes était un des pires ennemis de Madero. Pendant plus d'un an, il a été en prison sous l'accusation d'avoir été un des auteurs de la révolte contre Madero. Le ministère a démissionné; le Général Felix Diaz a pu s'emparer de la ville grâce à la complicité de l'armée. Les habitants ont passé la nuit de Dimanche à Lundi dans l'attente de voir une reprise des hostilités Lundi matin. Dans la journée de Dimanche, plus de 200 personnes ont été tuées.

L'ambassadeur des Etats-Unis a été gardé pendant la nuit par une troupe de 20 Américains, choisis par le Général C. H. Agrarionte, autrefois dans l'armée Américaine; cette poignée d'hommes de navigation. Parmi les membres de cette garde improvisée se trouvent C. W. Fish et W. F. Patton, agents de chemins de fer.

On a reçu des rapports pendant la nuit annonçant la marche en avant des forces rebelles de Zapata, actuellement dans le Sud.

L'opinion générale des Américains est qu'ils seront plus en sécurité si le Général Diaz devient le dictateur du pays. Il est probable qu'une fois la paix rétablie, l'ancien ambassadeur Francisco Leon de la Barra, actuellement gouverneur de l'Etat de Tlaxcala, sera élu président. Ayant été ambassadeur à Washington, il est favorable aux Américains.

Depuis le triomphe de la révolution de Madero contre Porfirio Diaz, plus de 159 Américains ont été tués par les rebelles et les bandits; neuf ont disparu de la ville sans que leur sort ait été connu; quatre ont été chassés sans jugement; et il y a eu plus de 850,000,000 de propriétés détruites et confisquées. Les basses classes ont spécialement manifesté leur inimitié contre les Américains, et les chefs de l'insurrection Madero ont laissé les "peones" commettre librement

leurs attentats contre la propriété Américaine.

Felix Diaz est connu pour être en bons termes avec les Américains; il est intéressé avec plusieurs capitalistes Américains dans de nombreuses entreprises.

FRANCE

Les Nouveaux Cuirassés

Paris, 10 février. — Les nouveaux superdreadnoughts de la marine française, recevront les noms de quatre provinces: Normandie, Gascogne, Languedoc et Flandre. En souvenir de leur fin héroïque, deux destroyers recevront les noms de l'Enseigne Roux et du Mécanicien principal Lestin.

L'Enseigne Roux, qui avait échappé à l'explosion du Iena, trouva la mort en essayant d'incendier la cale sèche dans laquelle se trouvait l'infortuné navire. Le mécanicien principal Lestin, faisait partie des officiers du cuirassé "Liberte". Ayant reçu l'ordre du commandant d'aller éteindre le feu dans les soutes de l'avant, il dit: "J'y vais, mais je ne reviendrai pas." Il réussit à tourner les robinets, mais il périt des suites de ses brûlures.

ANGLETERRE

Un Explorateur Anglais et les Membres de sa Mission, Trouvent la Mort, au Retour d'une Expédition au Pôle

Londres, 10 février. — On a reçu la nouvelle que le Capitaine Robert F. Scott, explorateur et un nombre encore inconnu de ses compagnons ont trouvé la mort dans l'Antarctique pendant leur voyage de retour du pôle Sud.

Ils ont atteint le but de leur voyage, le 18 janvier 1912, un mois environ après que le Capitaine Roald Amundsen, l'explorateur norvégien, avait planté le drapeau de son pays.

C'est pendant leur retour du pôle qu'ils ont été les victimes d'une tempête de neige.

Les nouvelles de leur mort ont été communiquées au monde entier par le capitaine du "Terra Nova", le bateau qui a conduit Scott au Sud, et qui était retourné pour les chercher et les ramener à la civilisation.

Un expédition, partie à la recherche, a retrouvé les corps des malheureux explorateurs.

Quelques brèves nouvelles sont parvenues hier du port d'Omarti (Nouvelle Zélande), envoyées par le capitaine du Terra Nova, qui a simplement relaté le sort de l'expédition. Il est ensuite parti avec son navire à destination de Lyttelton, où il arrivera Jeudi.

Il est probable que le désastre ne comprendra pas tous les membres de son expédition, mais seulement Scott et les quatre de ses compagnons qu'il avait choisis pour se rendre au pôle. Voici les noms de ceux que l'on pense être les victimes, en outre du Capitaine Scott: le Dr. E. A. Wilson, chef de la commission scientifique; le Capitaine L. E. G. Oates; le Lieutenant H. R. Bowers, de l'infanterie de marine; et le quartier-maître E. Evans, de la marine royale.

Mort de Carlos Elskamp

De nombreux amis assistaient aux funérailles de Carlos Elskamp qui ont eu lieu au Cimetière St. Vincent de Paul, Lundi après-midi après la cérémonie religieuse à l'église Ste. Marie. Elskamp qui se fit remarquer à une époque dans ses courses à bicyclette, fut directeur du théâtre Elysium et trésorier du Grand Opera House, de l'Académie de Musique et du vieux théâtre Audubon. Au moment de sa mort il était employé comme commis voyageur par une maison de liquides d'ici. Il était membre des Eagles et des Elks, et aussi de la Theatrical Mechanics Association. Elskamp a succombé à la maladie de Bright. Il est survécu par un frère, R. J. Elskamp.